

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN  
PARIS  
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.  
DEPARTEMENTS ET ALGERIS  
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

AUX BUREAUX  
ABONNEMENTS ET VENTE  
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL  
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS  
PARIS  
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.  
DEPARTEMENTS ET ALGERIS  
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. DEVANT DE MANTELET EN CHANTILLY. 3. MANTELET EN FAÏLLE (DOS). 4. MANTELET EN FAÏLLE (DEVANT). 2. DOS DE MANTELET EN CHANTILLY.  
DEUX MANTELETS DE DEMI-SAISON, VUS DEVANT ET DERRIÈRE. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

se porter avec un grand  
offe, dont les deux poin-  
our croiser sur le jupon  
smond, M. de Plament se  
clientes la quantité vou-  
pour compléter le cos-

te que le jupon, convient  
er; et, comme le corset  
tion de M. de Plament,  
out ainsi s'habiller d'une  
nombre de femmes l'ap-  
, et même comme usage  
mpagne.

offre en effet cet avan-  
le repos, en dehors des  
poste de 25 francs à la  
ienne) pour le recevoir  
as les corsets comman-  
jes sur la personne ha-

ritablement l'hygiène de  
que mêle ici son action

, non-seulement sur la  
nale, ne date pas d'hier.  
mes qui l'employaient,  
ornario descendant d'un  
ce noble seigneur était  
tout à fait caduc. Tout  
de goudron, et recouvre  
de la jeunesse à beauté,  
conserva au delà de sa

fectionnée sous le nom  
se-Hadancourt.  
orvège, secondée par la  
, assouplit, satine l'épi-  
es tons rosés. La pom-  
quinquina. Les Gouttes  
que des dentifrices.  
ne perd son odeur, qu'il  
et conserve ses vertus

ique qui a paru le 26  
uivant :

astique d'Octave Fouque,  
de Casimir Girard,

, quai Voltaire).

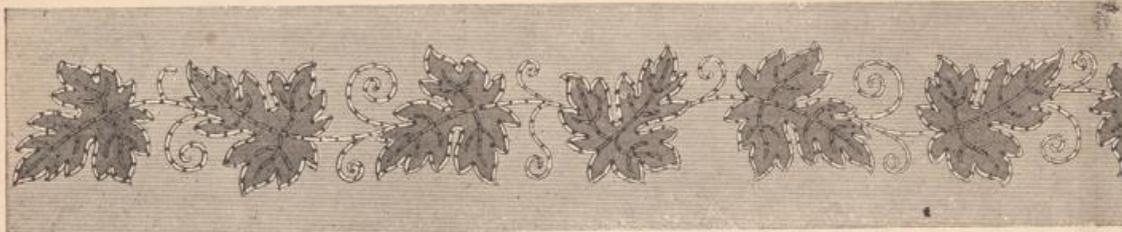
DUPÈS

ler, est de son frere  
Algérie — et de M<sup>onsieur</sup>  
Envoyer le prix en un  
ron découpé.



ER RÉBUS  
e, et l'opulence suivra.

an, 13, quai Voltaire.



3. TALON DE PANTOUFLE EN APPLICATION ET BRODERIE.

## SOMMAIRE

GRAVURES : Deux mantelets, vus devant et derrière. — Pantoufle en application (deux dessins). — T. piv. de table (2 dessins). — Japon Virgine. — Japon plâtres. — Tournure Zéphyr. — Costume en cachemire. — Costume en faille et lainage. — Eventail brodé au passé (deux dessins). — Tr. le costume d'été. — Bérou.

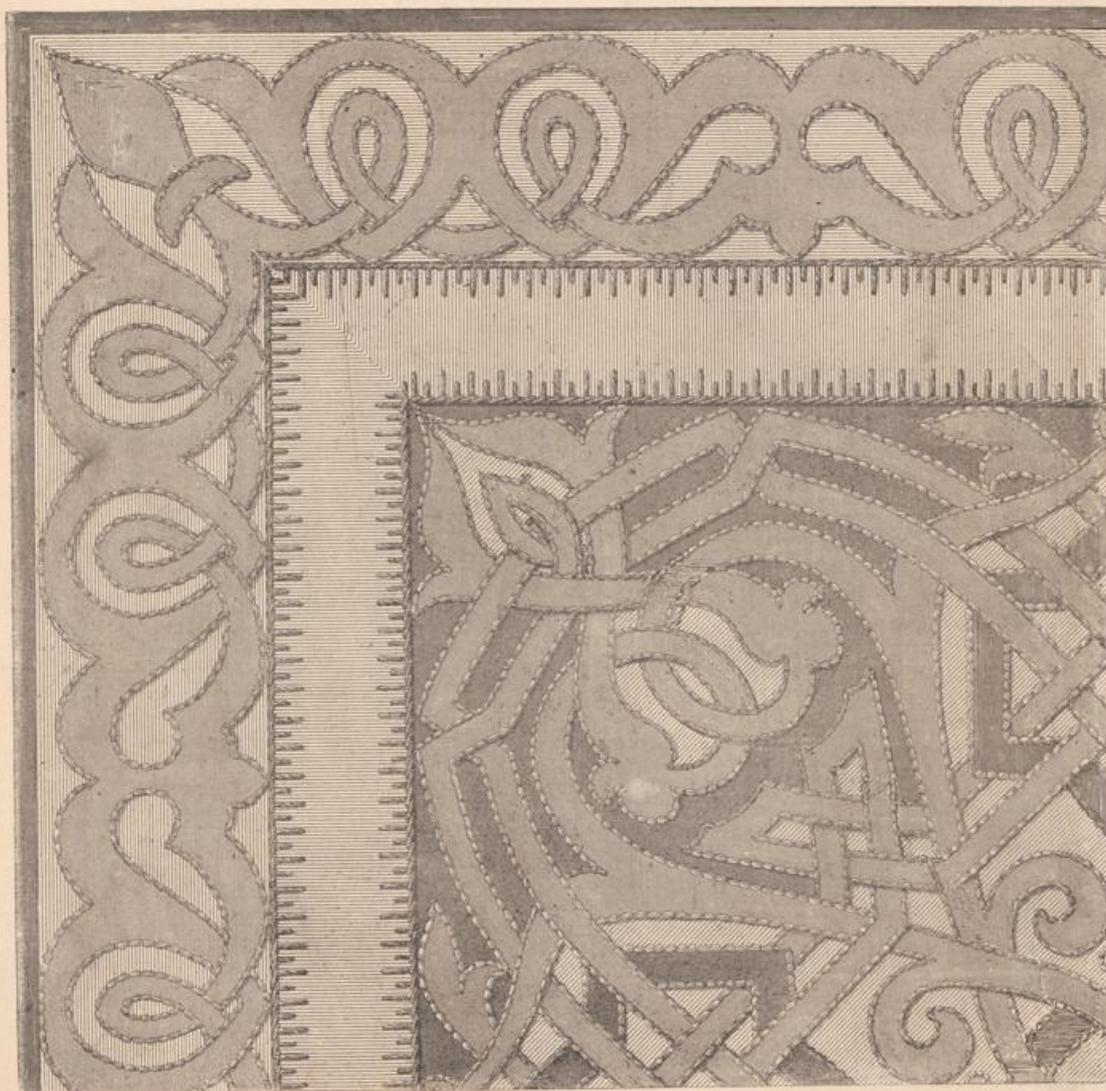
SUPPLÉMENTS : Plan des de modes coloriés.

## EXPLICATION DES GRAVURES

1 à 4. Mantelets. — Nous donnons aujourd'hui deux très-élégants modèles de mantelets noirs vus par devant et par derrière. Le mantelet reproduit par nos dessins 1 et 2, à droite et à gauche de la première page, est composé d'un feuillage de dentelles Chantilly et de passementerie légère en

jais clair de lune, formant épaulettes et descendant plus bas que le coule; le foud du mantelet, court par derrière, à pans droits devant, est formé de ronds en passementerie piquée de jais scintillants. Au bas, tout autour, grande dentelle d'ois s'échappent des glands de soie et passementerie. Derrière, flot de larges rubans de faille.

Au milieu, petit mantelet court en faille épaisse représenté par les dessins 3 et 4. Court et arrondi derrière, il forme en haut trois plis qui font sautoir sur les bras; les longs bouts se nouent négligemment devant. Il est garni tout au-



6. QUART DE TAPIS, GRANDEUR NATURELLE. — VOIR POUR L'ÉMBLE LE DESSIN N° 15.

tour d'une de  
piquée de jais  
lune retombe  
Ces deux ch  
habiles de M

5 et 14. P  
broderie. —  
satin convient  
leurs, est ex  
faudra des  
clair pour l  
applications  
gues. Les r  
sont indiqués  
soutache ou  
points de tr  
sont encadrés  
présente la h  
de la pantouf  
le dessus de la

6 et 15. P  
oriental, en a  
sur drap. —  
sente le quart  
naturelle. Por  
plis de gros  
couleurs, mai  
plus en rap  
oriental. On  
tes couleurs  
notre dessin, d  
d'un fil de la  
soie coupé en  
traverse. La  
ornant le b  
assortis à la  
re. Notre des  
représente l  
ble du tapis.

7. Japon  
nie. — Ce  
pour toilettes  
et toilettes à

tour d'une dentelle ruchée, montante et descendante, avec petite passementerie plaquée de jais au milieu; au-dessus de la dentelle, un haut effilé en jais clair de lune retombe sur un ruché de dentelle.

Ces deux charmants modèles, pleins de goût et de distinction, sortent des mains habiles de M<sup>lle</sup> Noël, 161, rue Saint-Honoré, près du Théâtre-Français.

**5 et 14. Pantoufle** en applications et broderie. — Le cachemire, le drap ou le satin convient pour ce travail, qui, d'ailleurs, est extrêmement facile à faire. Il faudra deux tons de l'étoffe choisie, le plus clair pour le fond et le plus foncé pour les applications représentant des feuilles de vigne. Les nervures des feuilles et les tiges sont indiquées par un cordonnet, une petite soutache ou une grosse soie couponnée de points de traverse; les bords des feuilles sont encadrés de même. Notre dessin 5 représente la bande qui doit former le talon de la pantoufle. Notre dessin 14 représente le dessus de la pantoufle.

**6 et 15. Petit tapis de table**, genre oriental, en applications de drap sur drap. — Notre dessin 6 représente le quart du tapis grandeur naturelle. Pour ce travail, on emploie de gros drap de différentes couleurs, mais de teintes effacées, plus en rapport avec le style oriental. On dispose les différentes couleurs comme l'indique notre dessin, et on encadre le tout d'un fil de laine ou d'une grosse soie couponnée par un point de traverse. La frange ornant le bord est assortie à la broderie. Notre dessin 15 représente l'ensemble du tapis.

**7. Jupou Virginie.** — Ce jupon, pour toilettes de ville et toilettes à traine,



8. JUPON PLASTRON.



7. JUPON VIRGINIE.

9. TOURNURE ZEPHYR.

MODELES DE M. DE PLUMENT.

est en fin nansouk appêté (dit caoutchouc) et garni d'une riche dentelle Mirecourt de 8 centimètres de hauteur.

Le jupon de dessous convient aux toilettes de ville monté sur une large ceinture plate emboitant les hanches, il est garni en bas d'un volant de 55 centimètres, avec dentelle Mirecourt.

La traîne, mobile, se boutonnant à volonté sur le jupon de dessous, convient aux robes à traîne et suit les ondulations des robes actuelles, en leur donnant une grâce toute particulière; longueur, 1<sup>m</sup>30; prix, 45 fr.

**8. Jupou plastron.** — Ce jupon, en fin nansouk, avec deux volants garnis d'une jolie dentelle Mirecourt, est monté sur une large ceinture plate se prolongeant derrière jusqu'au premier volant. La partie du jupon formant demitraîne est soutenue par une mousseline à carreaux fortement empesée; longueur, 1<sup>m</sup>25; prix, 25 fr.



10. COSTUME EN CACHEMIRE BORDÉ DE FAILLE.



11. COSTUME EN FAILLE ET LAISAGE (VOIR LA GRAVURE COLORIÉE).

9. *Tournure Zéphyr*, en brillant fin, avec un petit volant festonné. — Cette tournure arrondit la taille en dissimulant l'ampleur des hanches; ses aëres, souples et légers, rendent son porter gracieux et commode; hauteur, 40 centimètres; son prix est de 5 fr. — Les deux jupons et la tournure ont été dessinés chez M. de Plument, 33, rue Vivienne.

10. *Costume en cachemire* bordé de faille. — Jupe demi-longue, garnie au bas de deux rangs de plissés. Le rang supérieur est traversé par un triple biais en faille qui fait former tête au plissé. La tunique, bordée d'un large biais de faille, est relevée de côté; la partie qui retombe derrière laisse voir sur le côté une dentelure de faille. Grande poche décorée de trois biais superposés en forme d'écusson. Paletot demi-ajusté boutonné devant jusqu'à la poitrine, où il s'ouvre en revers carrés bordés de faille. Un large biais de faille tourne autour du paletot. Sur le



12. ÉVENTAIL BRODÉ AU PASSÉ.

côté, grande poche carrée bordée d'un biais de soie. Manches longues à revers orné du biais de faille. — Ce modèle simple, commode et distingué, vient de chez M<sup>mes</sup> Bardé sœurs.

11. *Costume en faille marron et lainage*. — C'est le même, vu par derrière, que celui donné dans la gravure coloriée de ce jour. Le corsage est terminé au bas du dos par deux rangs de passementerie ou 8 placés sur l'étoffe plissée et encadrés par la bande de faille qui borde le corsage. Le bas de la robe et de la traîne est formé de grandes dents de faille bordées d'un plissé arrêté au milieu; ces dents retombent sur un haut plissé en faille. La tunique en lainage, placée entre deux quilles de faille plissée en long à grands plis, est retenue, ainsi que ces quilles, par deux rangées de passementerie. Le bas de cette tunique, bordé d'un large biais de faille, retombe sur la traîne. Ce modèle très-ingénieux nous a été



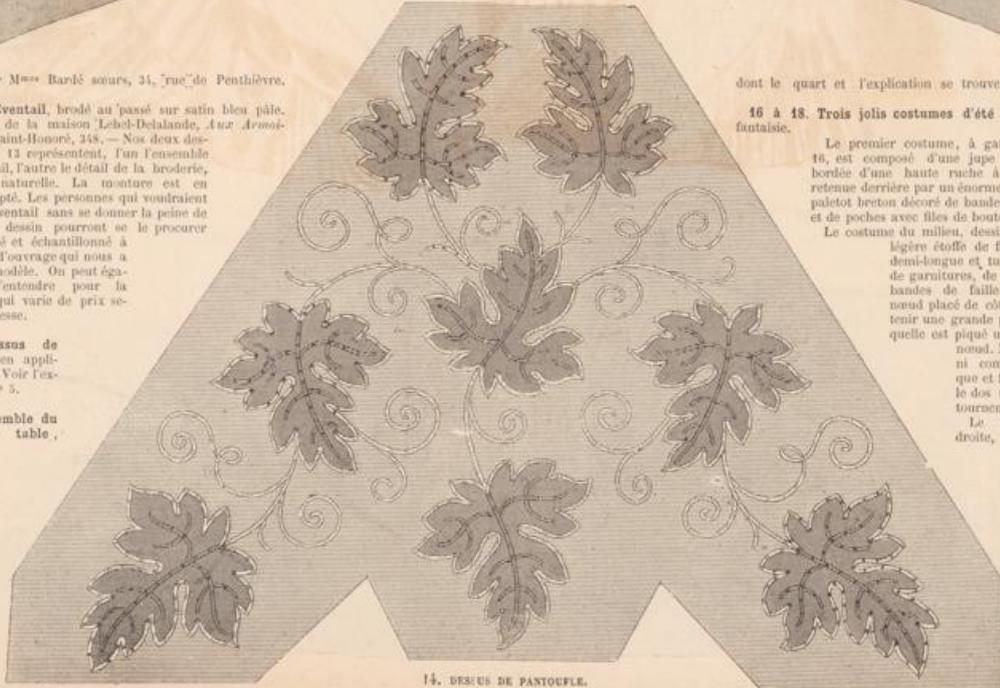
13. BRODERIE EN GRANDEUR NATURELLE DE L'ÉVENTAIL.

fourni par M<sup>mes</sup> Bardé sœurs, 35, rue de Penthièvre.

12-13. *Éventail, brodé au passé sur satin bleu pâle*. — Modèle de la maison Lebel-Delalande, Aux Armoiries, rue Saint-Honoré, 248. — Nos deux dessins 12 et 13 représentent, l'un l'ensemble de l'éventail, l'autre le détail de la broderie, grandeur naturelle. La manière est en ivoire sculpté. Les personnes qui voudraient faire cet éventail sans se donner la peine de calquer le dessin pourront se le procurer tout dessiné et échantillonné à la maison d'ouvrage qui nous a fourni le modèle. On peut également s'entendre pour la manière, qui varie de prix selon sa richesse.

14. *Dessus de pantoufle en application*. — Voir l'explication n° 5.

15. *Ensemble du tapis de table*.



14. DESSUS DE PANTOUFLE.

dont le quart et l'explication se trouvent au n° 6.

16 à 18. *Trois jolis costumes d'été en étoffe de fantaisie*.

Le premier costume, à gauche, dessin 16, est composé d'une jupe demi-longue, bordée d'une haute ruche à la vieille et retenue derrière par un énorme nœud. Long paletot breton décoré de bandes de couleurs et de poches avec files de boutons de nacre.

Le costume du milieu, dessin 17, est en légère étoffe de fantaisie, jupe demi-longue et tunique ornées de garnitures, de plissés et de bandes de faille légère. Un nœud placé de côté paraît retenir une grande poche sur laquelle est piqué un autre petit nœud. Mantelet garni comme la tunique et formant dans le dos trois plis qui tournent sur le bras.

Le costume de droite, dessin 18, se

che carrée bordée d'un  
anches longues à revers  
faillie. — Ce modèle sim-  
distingué, vient de chez

n faille marron et lai-  
même, vu par derrière,  
dans la gravure coloriée  
sage est terminé au bas  
rangs de passementerie  
étouffe plissée et encadrés  
faillie qui borde le cor-  
à robe et de la traine est  
dents de faille bordées  
au milieu; ces dents re-  
haut plissé en faille. La  
ge, placée entre deux  
plissée en long à grands  
ainsi que ces quilles, par  
passementerie. Le bas  
bordé d'un large biais  
sur la traine.  
— ingénieux nous a été



se trouvent au n° 6.  
es d'été en étoffe de

me, à gauche, dessin  
une jupe demi-longue,  
ruche à la vieille et  
un énorme nœud. Long  
de bandes de couleurs  
es de boutons de nacre.  
lieu, dessin 17, est en  
toffe de fantaisie, jupe  
tunique et tunique ornées  
tures, de plissés et de  
de faille légère. Un  
accé de côté paraît re-  
grande poche sur la  
piqué un autre petit  
nœud. Mantelet gar-  
ni comme la tuni-  
que et formant dans  
le dos trois plis qui  
tourment sur le bras.  
Le costume de  
droite, dessin 18, se



*Edouard, imp. Paris.*

6<sup>e</sup> Année N° 293

Dimanche 12 Aout. 1877

REVUE DE LA MODE  
*Gazette de la Famille*  
13 Quai Voltaire à Paris

*Coiffures de la M<sup>me</sup> Bardi sous. 34, r. de Valenciennes. Parfums et savons de la Parfumerie  
Nison. 34, r. de Valenciennes. Coiffures et Parfums de la M<sup>me</sup> de Plument. 33, rue Vivienne.  
Garanties de la M<sup>me</sup> Galland et Martin. R<sup>ue</sup> Saint-Jacques, 68.*

compose d'une  
droit en batiste  
de broderies a  
tour du palet  
dentelle.

Ces trois cor  
ateliers de M<sup>me</sup>  
rue du Quatre

#### PLAQUE

*Toilette en fa  
sais couleur an  
jupe, trois ri  
formant train  
étouffe damass  
effilé myosotis  
au bas un tri  
dessus, l'étoffe  
grands plis r  
côté; ces plis  
pendant pour  
fois, puis le d  
tombe sur la  
forme corsage  
et droit; sur  
carré décolleté  
de gilet en  
longues en fa  
du bas et term  
en faille et un  
mi-parti sur le*

*Costume en  
nage assorti  
La jupe est en  
plissé sur lesp  
des dents arr  
est plissé pris  
laine, relevé  
large biais de*



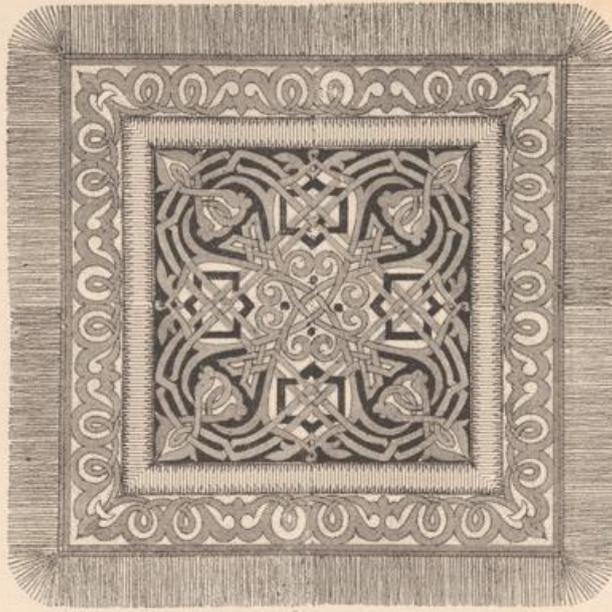
compose d'une tunique et d'un paletot droit en batiste bordée de dentelles ou de broderies anglaises. Devant et autour du paletot court un coquillé de dentelle.

Ces trois coquets modèles sortent des ateliers de M<sup>me</sup> Blanche Ducko, 29, rue du Quatre-Septembre.

PLANCHE COLORIÉE

*Toilette en faille et en damas de soie couleur ardoise.* — Au bas de la jupe, trois rangs de hauts plissés formant traine. Longue polonoise en étoffe damassée, bordée d'un grand effilé myosotis; par devant, elle forme au bas un triangle garni d'effilé; au-dessus, l'étoffe est relevée par cinq grands plis remontants fixés sur le côté; ces plis se continuent en descendant pour être pincés une seconde fois, puis le damas garni d'effilé retombe sur la traîne. La polonoise forme corsage montant avec petit collet droit; sur la poitrine est figuré un carré décolleté rempli par une sorte de gilet en faille ardoise. Manches longues en faille ardoise, assez larges du bas et terminées par un demi-plissé en faille et une pièce en damas. Nœud mi-parti sur le côté.

*Costume en faille marron et en lainage assorti d'un ton plus clair.* — La jupe est en faille; par devant, haut plissé sur lequel retombent de grandes dents arrondies entourées d'un petit plissé pris au milieu. Tunique en lainage, relevée de côté et bordée d'un large biais de faille; grande poche en



15. TAPIS DE TABLE (VOIR LE DESSIN N° 6).

faille, décorée de passementerie marron. Corsage-cuirasse montant en lainage, orné de deux bandes de faille partant des épaules et descendant border le bas du corsage. Ces bandes sont reliées sur la poitrine par quatre rangées de passementeries marron formant des 8. Manches longues en lainage, ornées au bas d'un grand revers de faille rattaché au-dessous par une passementerie, et terminées par un plissé marron. La même toilette vue par derrière et gravée en noir.

Ces deux modèles viennent des ateliers de M<sup>mes</sup> Bardé sœurs, 24, rue de Penthièvre.

LA FEMME EN VOYAGE

A Madame Louise B...

3<sup>e</sup> LETTRE

Tu n'as pas connu, ma chère enfant, le beau temps où l'on croyait sage et prudent de mettre sur sa malle son nom en toutes lettres, joint à l'adresse détaillée de l'endroit où l'on allait, de la maison où l'on descendait.

Un de mes vieux amis, qui traversait l'Alsace, il y a une trentaine d'années, remarqua sur le dos d'un porteur une malle portant cette inscription naïve : « Malle de Kustafine. » Le voilà très-intrigué :



16. COSTUME D'ÉTÉ.

17. COSTUME D'ÉTÉ.

18. COSTUME D'ÉTÉ.

— Est-ce un Russe? une femme? Quel est le bizarre individu qui porte un pareil nom?  
Il guette, suit le facteur, grimpe dans la diligence et se dit :

— Je le tiens; mais lequel est-ce?  
Parmi les voyageurs se trouvait un couple alacien de vieille roche, accompagné de leur jeune fille, très-jolie brune aux yeux roses, aux yeux noirs. Tout à coup, la mère lui dit :

— Tonne-moi donc mon sac, Kustafine.  
— Ah! *Gustafine!!!* s'écria tout haut le jeune voyageur. On fit conversation; plus tard un mariage s'ensuivit.

A présent, au risque de ne pas provoquer un si aimable dévouement, on se contente de faire graver ses initiales sur une petite plaque de cuivre fixée sur le dos de la caisse et qu'on fait, si l'on veut, répéter au-dessus de la serrure ou de côté, afin de reconnaître de suite son bien.

Comme tu auras encore pas mal de bagages en résumant ta caisse, celle de Minette, un peu plus petite, mais toute pareille, celle de ton papa, coquement revêtue d'une enveloppe de toile grise, plus les sacs, manteaux, cannes, ombrelles, etc., tu foras bien de retenir la veille un petit omnibus du chemin de fer qui vient, à l'heure exacte, stationner devant la porte. Bien entendu qu'avec l'ordre et l'exactitude qui te caractérisent ta sarras l'arranger pour être prête à temps. Que de fatigue et de petits ennuis on s'épargne en arrivant à la gare un quart d'heure avant le moment de la boussolade et de la presse occasionnée par les retardataires, les gens pressés et les broillons, race agaçante qu'on retrouve partout et qui font perdre un temps précieux.

Arrivée à la gare, payer d'abord le cocher avant de laisser toucher aux bagages. Ne jamais, dans aucune gare, permettre de prendre les caisses à d'autres qu'aux employés portant l'uniforme du chemin de fer, reconnaissables soit à leur casquette numérotée, soit à la plaque de cuivre qui danse à leur boutonnière. Les suivre avec soin et ne jamais les perdre de vue tant qu'ils n'ont pas déposé les bagages au bureau d'enregistrement. Dans la foule et le tapage, rien n'est plus aisé à de hardis pick-pockets que de dire aux facteurs ahuris : « Par ici, par là, c'est à moi, posez cela ici. » Puis de faire prendre à des pauvres caisses une voie très-différente de la voie droite.

Les bagages déposés et en sûreté, tu reviens prendre les billets au guichet, tout en suivant de l'œil ton papa et Minette, qui font très-bon ménage, bien tranquilles dans un coin, en attendant leurs tickets, comme on appelle maintenant les billets. Munis de leurs tickets, tu les diriges sur la salle d'attente et tu retournes aux bagages, pour les faire enregistrer. Là encore, tu te réjouis d'être en avance. On pèse les malles, on les enregistre et on leur colle sur le flanc un laid petit papier indiquant leur destination. Te voilà tranquille, elles te suivront comme un chien fidèle.

Dans la petite poche de ton paletot, placée à gauche sur la poitrine, vont loger ensemble ticket de bagages et billet de parcours; ils sont là, prêts à toute exhibition nécessaire, sans avoir à retourner ses poches et à chercher partout. Encore un bon avis : tant que tu n'es pas assise, en voyage, surveille ta bourse, en gardant, autant que possible, la main dessus, dans ta poche. Les voleurs sont gens plus observateurs et plus physiologistes que M. Lavater en personne. S'ils voient qu'on est sur ses gardes, ils guetteront une autre proie. Et, par malheur pour la probité humaine, les gares, surtout en cette saison, fourmillent de Lavater mal pensants. Quelques compagnies de chemins de fer ont maintenant adopté l'excellent usage anglais, qui est de laisser les salles d'attente ouvertes de manière à ce qu'à partir de tant de minutes avant le départ les voyageurs puissent monter de suite dans le train. Tant mieux pour les premiers arrivants, qui choisissent leur côté, leur coin et le sens dans lequel il leur convient de circuler. Tant pis pour ceux qui arrivent tard; il leur faudra se contenter comme ils pourront.

Les employés des gares où l'on a conservé l'habitude d'enfermer le voyageur se servent de trois mots fort expressifs; ils disent : *introduisez les premières; avertis les secondes; Mchez les troisième.*

Car il y a deux façons de considérer l'utilité des voyages et des chemins de fer. La puissante compagnie et MM. ses fonctionnaires, du plus grand au plus petit, considèrent généralement le voyageur comme un troupeau docile et productif qui doit servir à remplir les wagons et la caisse des actionnaires. C'est là l'esprit de la maison dans beaucoup d'endroits.

De son côté, le voyageur doit considérer le chemin de fer comme un serviteur qu'il paye, Dieu merci, fort cher, et la compagnie comme devant le transporter, veiller à sa sûreté et à ce qu'il soit traité avec égard et pourvu d'un confort proportionné à sa dépense.

De ces deux manières d'envisager la question naissent souvent quelques conflits. J'avoue que quand je me crois dans mon droit, je suis fort exigeant, et je conseille à tous les voyageurs de l'être également, en conservant toutes les formes de la politesse. Comme il faut être juste, je dois dire que les employés sont généralement polis en France. Cependant, il n'est pas mal de loger dans sa mémoire le nom du directeur de la compagnie, d'un administrateur ou d'un inspecteur, afin de le prononcer à propos en cas de réclamation non écoutée. Cela fait toujours très-bon effet quand on peut

dire d'un ton digne : Fort bien, monsieur, j'en parlerai à M. X..., qui est de mes amis, et nous verrons.

Te voilà donc installée dans le wagon, dans le coin, à contre-sens, si ce n'est l'occasionne aucun trouble; on est plus maître d'ouvrir la vitre sans que le vent ou la poussière vous gêne. Si tu dois traverser un beau pays, consulte encore ton *Guide-flamant*, et tu diras de quel côté du wagon il faut se placer pour jouir d'une vue, apercevoir une belle ruine ou un ancien château.

Place ta Minette à côté de toi et ton beau-père en face; de cette manière, tu éviteras des voisinages quelquefois gênants.

Sacs, canne, panier, cache-pousière, etc., enserres dans les couloirs, tout est placé dans le filet. La locomotive siffle et l'on quitte à toute vitesse cet adoré Paris où l'on sera si content de revenir dans quelques mois.

Mille affectueuses tendresses, ma chère voyageuse.  
MARIE DE SAVERNY.

## LES PRIX DE VERTU

L'Académie française, présidée par son directeur, M. Alexandre Dumas, vient de tenir la séance publique annuelle dans laquelle elle rend compte de la distribution des prix de vertu.

La moisson a été belle, a dit M. le directeur. Comme toujours, le choix a été varié parmi les actes de ces dévouements longs, patients et opiniâtres, mille fois plus difficiles à exercer qu'un trait de courage à accomplir. Les femmes, si aisément accusées de frivolité et d'égoïsme, ont donné les plus beaux, les plus généraux exemples.

Le discours du spirituel président débute par une piquante sortie contre tous les maux que traîne après soi la richesse. Comment faire, se demandait-il, pour améliorer le sort des riches?

« Je me suis donc appliqué à résoudre ce problème nouveau et je me disais sans cesse : D'où vient que la fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont? »

« A force de réfléchir, je suis arrivé à cette explication, bien facile à trouver du reste :

« La fortune, tant enviée de ceux qui ne l'ont pas, ne fait pas le bonheur de ceux qui l'ont, parce que ceux qui l'ont ne s'en servent pas assez pour faire le bonheur de ceux qui ne l'ont pas. »

« Je ne trouve pas d'autre raison, messieurs, aux déceptions, à la tristesse, à la misanthropie, si fréquentes chez les gens riches. Ils ne demandent, pour la plupart, à l'argent, que les plaisirs qu'il leur donnerait, au lieu de lui demander les joies qu'il pourrait donner aux autres. Il n'y a qu'à voir le bonheur complet, durable, céleste, pour ainsi dire, que les braves gens que nous couronnons chaque année ont éprouvé à faire le bien, non pas avec ce qu'ils possèdent, mais avec ce qu'ils acquièrent par un travail pénible, incessant, pour se rendre compte du bonheur que les riches pourraient se donner si facilement pendant le temps qu'ils passent à regretter de ne pas l'avoir. »

Plus loin, M. Alexandre Dumas dit encore avec beaucoup de justice, en parlant des récompenses en nombre insuffisant à distribuer aux actes vertueux signalés à l'Académie :

« Heureusement les auteurs de ces belles actions ont fait et font le bien tout naturellement, comme l'oiseau fait son nid, sans songer à la récompense. »

« D'ailleurs, quelle somme d'argent pourrait payer ces soins, ces dévouements, ces abnégations, ces sacrifices de toutes les minutes; ce morceau de pain partagé, accompagné souvent, pour se faire accepter tout entier, d'un mensonge chrétien? Quel éloges public vaudra le sourire d'un enfant rappelé à la vie, d'une mère rendue à ses enfants, de cet homme qui, après s'être abimé dans les flots ou dans les flammes en poussant un dernier cri de prière ou de blasphème, rouvre les yeux et voit un homme qui passait par là ou qui est accouru exprès et qui a joué sa vie pour la vie de son frère inconnu? Dans quelles mines d'or pur prendrez-vous de quoi payer ces actions-là? »

« Croyez-vous qu'ils accomplissent ces actes de dévouement spontané ou de dévouement continu en vue des prix que l'Académie française décerne? Hélas! messieurs, sommes-nous bien sûrs qu'ils savent qu'il y a une Académie française et que l'on y parle d'eux à cette heure dans un langage bien au-dessous de leur mérite? Quelques-uns de ceux que nous couronnons ont peut-être recouru à l'institut pour savoir ce que nous disons de leurs bonnes œuvres dont le souvenir devrait être, avec leurs noms, gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre dans les mairies et dans les écoles de leurs villages. Ne seraient-ce pas les meilleurs tableaux où les petits enfants pourraient apprendre à lire et à vivre? Et pourquoi ne le ferait-on pas? Ce serait le Panthéon des bonnes gens. »

« La première personne dont nous inscrivons le nom, cette année, sur ce livre d'or, serait M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde. Nous avons rarement vu une telle persévérance, un tel acharnement, pour ainsi dire, dans le bien. M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde est née à Bretteville-sur-Odon, près de Caen, en 1820. Ses parents étaient meuniers. Elle quitta la maison paternelle à

l'âge de dix-huit ans pour entrer comme sous-maitresse dans une maison religieuse de Caen où l'on recueillait des enfants abandonnés. Elle y resta cinq ans; c'est là certainement qu'elle contracta le germe de cet amour particulier pour les enfants auxquels elle a dévoué toute sa vie. Nous disons de cet amour particulier, parce que M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde a des préférences pour certains de ces petits êtres. Nous aimons tous les enfants, et plus ils sont agréables, doux, gentils, pour me servir du mot qu'on leur applique le plus souvent, plus nous les aimons. Pour M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde, c'est tout le contraire. Elle aime comme nous les enfants séduisants, mais elle a une prédilection marquée pour ceux qui ont de mauvais instincts, qui sont méchants, vicieux. Elle les considère comme des malades qui ont d'autant plus besoin de soins. Quant à ceux qui sont véritablement atteints de ces maladies physiques qui roquent les charités vulgaires, M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde les adore. »

« En quittant la maison religieuse de Caen, M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde débarqua à Paris, en 1849, sans savoir où elle irait. C'était en effet une époque où l'on ne savait guère où aller, surtout quand on était sans aucune ressource comme M<sup>lle</sup> Lavarde. Elle frappa à la porte des Lazaristes, qui l'adressèrent aux sœurs de la paroisse Saint-Sulpice. La sœur Louise lui donna une chambre, meublée d'un lit de sangle et d'une chaise, où elle piqua des bottines pour vivre. C'est là le berceau de l'œuvre qui devait poursuivre avec tant de dévouement et de succès cette charitable personne. La sœur, connaissant ses goûts, lui confia une petite fille incorrigible, disait-on. Elle partagea avec cette enfant son pain et son lait et son âme bien certainement, car l'enfant fut corrigée. Aussi, au bout de quelques mois, cette mère d'élection avait-elle six nouveaux enfants, et, à la fin de l'année, quinze, ce qui prouverait que le cœur de la femme est encore plus fécond que ses entrailles. »

M<sup>lle</sup> Lavarde dut alors prendre un logement plus grand. Et sait-on quel était l'instrument de travail qui lui permettait ce luxe de charité? L'aiguille! Il n'y a vraiment qu'un cœur féminin pour opérer pareil miracle.

« Enfin, quelques bonnes âmes commentent et dévouement mystérieux et caché comme un crime, car à toutes ses vertus M<sup>lle</sup> Léocadie joint ce mérite, qui les complète, de vouloir qu'on les ignore. Je vous affirme, messieurs, que ce que nous faisons aujourd'hui, si nous ne le faisons pas à son insu, nous le faisons contre sa volonté, car elle n'aime pas qu'on se mêle de ce qu'elle appelle ses affaires. Elle veut accomplir le bien, elle veut se dévouer, elle veut ne pas manger, elle veut ne pas dormir pour faire vivre des enfants qui, sans elle, n'auraient ni pain ni gîte; à qui cela fait-il du mal? Cela ne vous regarde pas; passez votre chemin, vous êtes riches, vous n'avez pas besoin de moi et je n'ai pas besoin de vous. Voilà la nature de M<sup>lle</sup> Lavarde; aujourd'hui, elle m'en voudra du bien que je dis d'elle, mais je suis sûr qu'avant demain elle m'aura pardonné. »

Il fallait pourtant bien se résigner à accepter le concours d'Ames aussi généreuses que la sienne, et aujourd'hui M<sup>lle</sup> Lavarde dirige, rue du Cherche-Midi, n° 428, l'ouvroir de Saint-Vincent-de-Paul : six cent soixante-quatre enfants ont déjà reçu de cette femme admirable les soins les plus maternels, appliqués surtout à ceux dont les maladies et les défauts rebattaient même des mères.

L'Académie a décerné à M<sup>lle</sup> Léocadie Lavarde un prix Montyon de 2,000 fr.

Un autre prix, de même valeur, a été attribué à M. l'abbé Leroy qui, envoyé en 1848 dans la pauvre, aride et misérable petite commune de Saint-Marcoff (Manche), a su la transformer, y bâtir une belle église autour de laquelle s'est élevé un village dont les habitants doivent à leur curé d'être tirés de la misère et de l'ignorance où ils compassaient.

Nous citerons encore le passage du rapport de M. A. Dumas qui concerne M<sup>lle</sup> Rostemin. Tout ce qui vient de notre chère Lorraine nous est trop précieux pour ne pas lui donner une place particulière.

« M<sup>lle</sup> Catherine-Alexandrine Rostemin est née à Metz; elle est ouvrière en linges, elle va en journée. C'est avec ce travail quotidien, incessant, ingrat, si modestement rétribué, que depuis vingt et un ans, j'ai bien dit vingt et un ans, elle soigne avec le plus admirable dévouement une pauvre fille âgée aujourd'hui de soixante-huit ans, ouvrière comme elle, mais qui, depuis un quart de siècle, ses infirmités empêchant de gagner sa vie. Catherine Rostemin refuse, à peine, d'équivaloir à la campagne, parce qu'elle ne sourra y emmener sa chère malade, et que cet air pur et salubre des champs, qui lui serait si nécessaire, ne lui ferait aucun bien si elle le respirait seule. Elle ne calcule ni avec ses forces, ni avec sa santé, et, quand elle se sent moins de vigueur, elle en est quitte pour avoir plus d'énergie. Ses riches protecteurs ne sont plus là, ils sont partis avec les pauvres protégés qui pouvaient partir. Mais, elle, pouvait-elle partir? Pouvait-elle emmener à la campagne, à quelques minutes de la ville? Pouvait-elle abandonner et laisser mourir sur son lit de douleurs celle à qui elle se dévouait depuis quinze ans? A qui confier ce cher dépôt? Qui l'aurait acceptée? Personne n'était venu en aide avant, à cette malade; qui lui viendrait en aide après? Non; entre deux êtres ainsi unis par la misère de l'un, par la bienfaisance de l'autre, par l'amitié commune, il n'y a de séparation compréhensible que la mort. »

« M<sup>lle</sup> Rostemin est devenue Allemande pour rester utile, et elle se sera ainsi sacrifiée deux fois. D'ailleurs, le royaume qu'elle habite depuis longtemps n'est plus de ce monde; on n'y connaît ni limites, ni frontières, ni étrangers, ni enne-

mis, ni vainqueurs des enfants du monde.  
« L'Académie française a mérité le prix Stimon, en passant par la route de la vertu pas lui rev...

L'espace nous compte, même la générosité, de ces filles dont la parents infligent des femmes à payer les dettes elles seules ont au lieu de rocs anges tutélaires. Oui, voilà ce triés-nombreux, France. Il plait Combien d'autment en eux-m récompenses. Quand il y a célèbre. Nous n'il y a charité, c. Ou est encore

Qui ne compa parmi ses amie cées sous le vo La maison d' lovard Maloche sa joie collecti à la mode l'év fuison sur tou jardin ombrag éventails, sans par leur bizar phonie et la fr

C'est surtout plusieurs les m morts vont vic chutes capillaire tigeuses. Un liers avec une Il suffit d'un tou ces fuyant préventifs. C'est que leur cheveu, qui n' demourit le d A cette vie, qui la revivif elle est morte à l'action rigou chute des che de stérilité s prompt déve l'Office hygie

M. de Vert pas dans — Cet lion sions seront paraissent p d'abord une p que moi lui r rêver... Je sa et pourtant j Je fais rire... redoutable é que?... Elle dit que je ne s'est évanouit tailles retou puisque son droit dom, x yeux du mo avec l'aspère anis... Dieu L vaillan

mis, ni vainqueurs, ni vaincus; tous ceux qui l'habitent sont les enfants du même père: il s'appelle la Charité.

« L'Académie décerne à M<sup>me</sup> Catherine-Alexandrine Romestin le prix Souriau de 1,000 francs; et que cette récompense, en passant par-dessus nos nouvelles frontières, lui prouve que la France peut toujours aller à ceux qui ne peuvent pas lui revenir. »

L'espace nous manque malheureusement pour rendre un compte, même abrégé, de tous ces actes de dévouement, de générosité, de charité douce et patiente, accomplis par des filles dont la vie obscure se passe à prolonger l'existence de parents infirmes, à élever de nombreux frères et sœurs, par des femmes abandonnées de leur mari et qui se consacrent à payer les dettes qu'il a laissées, à élever les enfants dont elles seules ont la charge, par d'humbles domestiques qui, au lieu de recevoir le salaire dû à leur travail, se font les anges tutélaires de leurs maîtres devenus pauvres.

Oui, voilà ce dont les femmes sont capables. Ces faits, très-nombreux, se passent journellement dans notre chère France. Il plaît à l'Académie d'en signaler quelques-uns. Combien d'autres restent ignorés, qui trouvent heureusement en eux-mêmes la plus douce et la plus précieuse des récompenses.

Quand il y a un crime, cherchez la femme, dit un adage célèbre. Nous répondrons avec M. Prévost-Paradol: « Quand il y a un crime, cherchez la femme. »

On est encore bien plus sûr de la trouver.

M. DE S.

Qui ne compte une Marie, une Louise, dans sa famille ou parmi ses amis? Nous sommes dans le mois des fêtes placées sous le vocable des plus grands saints.

La maison de chinoiserie de M<sup>me</sup> veuve Jérôme, 16, boulevard Malesherbes, nous tire heureusement d'ennuis avec sa jolie collection de bibelots exotiques. Elle a réussi à mettre à la mode l'éventail japonais, que l'on trouve maintenant à foison sur tous les guéridons de salon, toutes les tables de jardin ombragées par le robinia pleureur. Les dessins de ces éventails, sans méthode, sans profondeur d'horizon, plaisent par leur bizarrerie, leur naïveté, autant que par la cacophonie et la fraîcheur des nuances.

C'est surtout aux cheveux qui tombent que l'on peut appliquer les mots sinistres de la ballade de Burger: « Les morts vont vite. » Rien de plus rapide, en effet, que cette chute capillaire qui va pressant bientôt des proportions vertigineuses. Un cheveu déserté; les autres suivent par milliers avec une émulalion désespérée!

Il suffit d'un flacon de *Vitaline Steek* (20 fr.) pour arrêter tous ces fuyards. Avant cette découverte, bien des moyens préventifs avaient été employés, toujours sans résultats. C'est que leurs inventeurs se trompaient sur la nature du cheveu, qui n'est autre qu'une plante capillaire, ainsi que l'a démontré le docteur Albert.

A cette végétation capillaire, il faut un engrais puissant qui la revivifie quand elle s'étiolle, qui la ressuscite quand elle est morte; et cet engrais, c'est la *Vitaline Steek*. Grâce à l'action régénératrice de cette merveilleuse préparation, la chute des cheveux est subitement arrêtée, et le derme frappé de stérilité se couvre de jeunes pousses qui prennent un prompt développement. (17, rue de la Paix, 1<sup>er</sup> étage, à l'*Office hygiénique*.)

L'IDOLE

(Suite)

M. de Vertelles le suivit des yeux, puis écouta le bruit de ses pas dans le grand escalier sonore;

— Cet homme est fort, dit-il à demi voix; mais ses passions seront toujours plus fortes que lui. Ces furies ne lui paraissent point de les déguiser sur son visage. J'y ai lu d'abord une joie sans réflexion et sans bornes... Un mari tel que moi lui convient pour sa fille, il n'aurait jamais osé le rêver... Je suis à ses yeux comme un vieux couvent mondain et pourtant je ne suis pas le couvent qui lui fait peur... Moi je fais rire... Ah! délicieuse surprise pour lui, d'abord!... O redoutable égoïsme!... Mais la seconde pensée qui lui est venue?... Elle ne m'a pas échappé plus que l'autre... Il s'est dit que je ne durerais pas assez longtemps et sa joie cruelle s'est évanouie... Si je mourais avant deux ans, M<sup>me</sup> de Vertelles retomberait en réalité sous la puissance paternelle, puisque son curateur légal, ce serait son père. Il me faudrait donc, si je commettais cet acte de ridicule folie aux yeux du monde pour ranimer une jeune âme et lui rendre avec l'espérance le goût de vivre, il me faudrait durer deux ans... Dieu le voudra peut-être... Le vieillard s'achemina vers son oratoire.

— Tout bien pesé dans ses détestables balances, disait-il, Hector emporte d'ici plus de contentement que de crainte. Il renonce à la pensée de reprendre Myriam par la force et il ne m'a pas contraint à lui dire qu'elle habitait, en ce moment, ma terre de Saint-Hélène. Qu'il l'apprenne maintenant; il n'essayera plus d'aller l'y chercher.

XI

Il ne faisait pas bon dire au commandant Humbert qu'il avait vieilli depuis six mois, car il protestait de toute sa force:

— Parlez-vous de ma guenille mortelle? J'avoue que je ne la défends plus. Quant au cœur, je ne l'ai jamais eu si jeune. Je sens en moi tout un printemps qui se greffe sur mes automnes.

— C'est comme la campagne du bon Dieu; ça lui arrive tous les ans.

— Je vais fleurir, capitaine Gourmalec.

— Fleurs de la Toussaint, grommelait alors Jean-Pierre Gaspard Gourmalec, car l'interlocuteur du commandant, c'était lui lorsqu'il venait visiter à Carnouët le vieil officier et le comte Maxence son fils. Tous deux étaient devenus ses hôtes dans son héritage paternel. La maison était située au bord de l'eau; la rivière de Veyle couvrait la forêt, on n'apercevait de toutes parts que la ramure sempiternelle. Jean-Pierre-Gaspard n'avait jamais aimé son héritage; il disait en secouant la tête:

— Le bonhomme, mon père, aurait pu faire son nid un peu plus bas, regardant la mer qui n'est pas bête comme les arbres et qui répond quand on lui parle; mais il avait été soldat, le vieux brave. Que voulez-vous! on ne se change point.

Ce jour-là, le ciel était assez léger; après une nuit pluvieuse et un chaud soleil matinal, la forêt avait beaucoup verdoyé. Partout la feuille faisait craquer le bourgeon; cette jeune verdure tendre et brillante se répandait comme un ruissellement d'émeraudes, parmi la rouille de l'hiver, sur les bras noirs des géants de la chénaie. L'herbe des clairières était en fleur; en fleurs aussi les aubépines qui bordaient les enclos du village. La Veyle, lentement gonflée par la marée, retournait vers sa source, le limon bouillonnait à la surface du flot et le couronnait de taches blanches. Une chasse-marée montait, remorqué par un canot où deux hommes maniaient la rame; une femme tricotait assise à l'avant de l'embarcation et chantait pour marquer la cadence.

Elle était jeune. Aussi interrompit-elle brusquement sa chanson monotone en apercevant un homme à la fenêtre supérieure du logis. La surprise l'avait rendue muette. Vi-vant parmi des marins, rare athlétique, il ne lui était peut-être jamais arrivé de rencontrer un si imposant compagnon que celui qui se tenait à cette croisée. Sûrement, elle n'en avait jamais vu de si beau. Les deux rumeurs s'aperçurent de l'effet que cette apparition produisait sur elle.

— Holà! filleule, dit l'un d'eux en riant, remets tes prunelles dans ta poche.

C'était le père. L'autre plissa le front; c'était le fiancé. La fille baissa les yeux sur son tricot, le chasso-marée gagna du champ. Le comte Maxence, de la fenêtre, interrogea Gourmalec assis avec le commandant sur la berge et ce fut celui-ci qui répondit.

— Où va cette embarcation? demandait Maxence.

— A Plénéuf, mon beau curieux.

Gourmalec savait bien que cette réponse-là n'était pas au gré du comte et ne lui suffisait point:

— Après cela, dit-il, la Veyle n'est plus navigable. On trouve une barre qui arrête la marée. Plénéuf est à deux lieues d'ici et à un quart de lieue de Saint-Hélène.

Maxence entra dans sa chambre. Le commandant souriait.

— Vous le voyez, dit le marin. Il n'a point d'autre pensée.

— Il n'en aura jamais d'autre.

— Et cela vous plaît?

— Cela me ravit, capitaine.

— Vous êtes moins content, quand vous passez les jours et les nuits à le veiller dans la maison de Martin Bataille. Il était sans mouvement, comme mort.

— Il respirait. Vous et moi, nous ne cessions pas d'espérer, mon brave Gourmalec.

— Le médecin point. Il s'en allait partout disant: « C'est fini. » Si bien qu'on l'a cru...

— Maxence n'est mort ni d'un coup d'épée ni du médecin. Mais, partez! vous me rappelez tous les logis que j'ai habités avec lui depuis six mois pour le servir. Quel vagabondage, capitaine! D'abord la maison de Vannes, puis celle de la veuve au village de Kernovez, une caverne! Je n'ai jamais rien vu de si noir. Puis la belle chaumière de Martin Bataille, construite avec tant de complaisance pour le vieux serviteur par le maître, qui depuis l'en a chassé...

Jean-Pierre Gaspard exprima sa pensée par un claquement des lèvres qui lui était particulier:

— Ne me parlez pas de votre Hector, dit-il. Ça me désolée.

— Vous aurez votre grog tout à l'heure. Mon énumération n'est point finie. Donc nous avons habité la maison de Martin Bataille, enfin la vôtre, capitaine, que vous nous

avez si généreusement prêtée. L'idée me vient que nous déménagerons encore, et si quelque jour, nous allions prendre nos quartiers à bord de la *Jeune-Anna*, je n'en serais pas étouffé...

— La *Jeune-Anna* est en mer avec mon second, fit le vieux marin d'un air maussade, et moi j'ai peur de ne plus aimer la mer comme autrefois. C'est votre faute.

— Point la mienne, s'il vous plaît. Celle de Maxence et celle de la nature. Pourquoi vous a-t-elle joué le méchant tour de vous donner un bon cœur? Vous êtes devenu notre ami, parce que nous étions malheureux, et cette pensée vous a ôté le goût de voyager. Si vous n'étiez pas en ce moment à Carnouët, capitaine, dites-moi, où seriez-vous?

— Je devrais être à Sunderland, répondit Jean-Pierre Gaspard avec un redoublement de mauvaise humeur, et je me fais honte en me voyant là couché sur l'herbe comme un mouton...

— Pardonnez-moi, c'est le bergeur qui se couche sur l'herbe, le mouton la mange. Ne reprenez pas vos airs de tempêté. Suivez un peu mon exemple. Vous me voyez calme et souriant, je pense. Et quand je me souviens que je suis votre aîné!... C'est cela qui est une honte pour vous, capitaine!... Vous en devriez rougir bien plus que de ne pas être à Sunderland... Mais regardez-moi donc... Je vous ai dit que mon cœur revenait à sa belle saison.

— Quais! fit Gourmalec, en le regardant fixement; mais là guenille?

Le visage du commandant présentait au vieux marin un problème insoluble. Comment cette moustache qu'il avait connue le jour du duel, d'un noir d'enfer et retroussée si fièrement, était-elle subitement devenue blanche tandis qu'on disputait Maxence à la mort? Comment ces pointes menaçantes s'étaient-elles abaissées tout à coup jusqu'à prendre des airs de saules? Ah! la guenille! Si le commandant avait cessé de la défendre, il l'aurait auparavant et longtemps bien défendue! Mais comment le marin candide aurait-il jamais imaginé qu'un homme, un mâle à deux pieds, pouvait en appeler aux ressources de l'art pour réparer les outrages du temps, surtout ce mâle à deux pieds étant un soldat?

Le commandant se remit à rire:

— Bon! dit-il, j'ai deviné depuis longtemps ce qui vous met en peine. Vous n'avez jamais compris que j'aie grisonné si vite?

— C'est le chagrin! grognait le bon loup de mer.

— C'est que je n'avais plus besoin d'être noir!

Jean-Pierre Gaspard compréhensif de moins en moins.

— Savez-vous, reprit le commandant, que j'étais encore un assez vigoureux débris, un bel ancien? Et je ne pouvais pas me désaccoutumer d'aller à la parade. Une faiblesse! C'est bien passé... Je ne vais pas perdre mon temps peut-être à me pouponner dans ce désert et à faire le vieux maguet pour les beaux yeux des chènes. Et puis, voyez-vous, un chévet de Maxence mourant, je me suis senti vraiment père.

— Pardine! je le crois bien. Un fils comme celui-là!

— Un bel enfant tout venu! dit le vieil officier.

— Ça vous remue les entrailles. Ça vous fait repenir d'avoir vécu tout seul et perdu son temps. Et si j'en trouvais un, moi aussi...

— Nous aurons le même, capitaine. Je vous céderai une part de mon bonheur; je vous assure qu'il est complet. Ce fils d'adoption, qui m'est devenu si cher, a fallu m'être arraché. Je l'ai suivi avec votre aide, mon bon Gourmalec. Il vit. L'avenir est à nous. Quant à moi, je vais me préparer aux joies de l'adieu...

Le marin bondit, se trouva sur ses pieds et laissa tomber sa main fermée sur l'épaule de son compagnon toujours assis, qui ne reçut point, sans fléchir, le poids de cette formidable carresse.

— Êtes-vous fou? dit-il en baissant la voix, car Maxence venait de reparaitre à la croisée. Ou bien avez-vous oublié la nouvelle que je vous ai apportée ce matin? Je la tiens de Martin Bataille. Vous n'avez peut-être plus de mémoire.

— J'en ai, grâce à Dieu, une excellente. Et la preuve, c'est que j'allais vous faire observer, monsieur Gourmalec, que nous pourrions profiter de la marée pour remonter la rivière. Plus j'y réfléchis et plus je suis décidé à rendre cette visite à Saint-Hélène...

— Comme il vous plaira, dit le marin brusquement; je ne peux pas vous empêcher de faire une sottise.

— Ce qui est honnête et droit n'est jamais sot, monsieur Gourmalec.

— Pensez-vous que le vieux seigneur de Saint-Hélène vous écouterait lorsque vous le priez de remettre son habit de noces dans sa garde-robe et de ne pas épouser la jeune demoiselle?

— Je ne l'en prierais point, dit le commandant en l'entraînant plus loin sur la berge.

— Pour cela vous auriez raison. Quand un vieil écorché a jeté son bonnet de nuit par-dessus les moulins, ce n'est pas pour prêter l'oreille aux beaux raisonnements qui lui disent d'aller le ramasser. Il sait bien qu'il fait une méchante action peut-être!

— M. de Vertelles ne commet pas une mauvaise action, capitaine; il en accomplit une, au contraire, généreuse et presque sublime.

Le capitaine demeura la bouche béante, les bras inertes. Il n'en était pas à s'apercevoir que l'intimité de ses nouveaux

